

DANS LE COULOIR

Jean-Claude Grumberg



ACTES SUD - PAPIERS

ACTES SUD – PAPIERS
Direction éditoriale : Claire David

Photographie de couverture : © Leonardo Alpuin / Arcangel Images

© ACTES SUD, 2024
ISBN 978-2-330-12708-4



Également disponible en livre numérique

DANS LE COULOIR

Jean-Claude Grumberg

ACTES SUD - PAPIERS

PERSONNAGES

La Vieille
Le Vieux

Afin de ne pas heurter la sensibilité des personnes d'âge, dont l'auteur fait désormais partie, quoi qu'il en dise et en pense, nous les nommerons de temps à autre, familièrement, mais avec tout le respect dû à leurs propres cheveux blancs, Elle et Lui.

Chez les Vieux, tout est vieux.

Le papier peint dans le couloir, les appliques au mur, les images encadrées, s'il y en a.

Dans la cuisine, tout date également. Les meubles, les accessoires, le four, le frigo, l'évier. Tout sent le siècle passé.

La nappe sur la table, l'absence de nappe, la toile cirée, le bois nu, le formica, les couverts, les tasses, tout date.

De quand ? D'avant. Du temps où tout était neuf, du temps où ils pouvaient se croire vivants et heureux.

— Scène 1 —

Dans la cuisine, trois couverts, une soupière, trois chaises. La table de cuisine est recouverte d'une toile cirée à carreaux rouges et blancs. Le Vieux et la Vieille, Lui et Elle, attendent et fixent la troisième chaise obstinément vide. La Vieille sert trois fois la soupe. Soudain elle pose sa cuillère. Silence.

— Ça ne peut plus durer ! Ça ne peut plus durer !

Il pose sa cuillère à son tour.

— Quoi ?

— Quoi “Quoi” ?

— Qu'est-ce qui ne peut plus durer ?

— Parle-lui ! Parle-lui ! S'il veut vivre là, s'il veut vivre là... il doit, il doit...

Silence.

— Il doit quoi ?

— Je ne sais pas, c'est à toi de trouver les mots, il t'a toujours écouté, toi.

— Il y a quarante-cinq ans !

— Parle-lui.

— Je ne peux pas parler à un homme à cheveux blancs comme je parlais à un gamin de cinq ans il y a quarante-cinq ans. (*Silence. Elle se mord le poing.*) Bon, bref... (*Il se dresse avec difficulté en poussant un petit cri de douleur tout en se tenant le bas du dos et en murmurant.*) C'est quand je me lève.

— Dis-lui que la moindre des choses, c'est de venir à table, à table ! Ou bien de prévenir qu'il ne mange pas avec nous. La moindre des choses.

— Si tu sais quoi lui dire, parle-lui toi.

— Non non, je vais réchauffer la soupe.

Elle reverse les trois assiettes de soupe dans la soupière.

Le Vieux gagne le couloir, il fixe un instant la porte, il tente de tourner la poignée. La porte ne s'ouvre pas.

Il tape alors discrètement du bout d'un doigt. Pas de réponse.

Il écoute puis cogne plus fort. Il écoute de nouveau.

Satisfait dirait-on, il regagne la cuisine et interroge la Vieille.

— Tu es sûre qu'il est là ?

— Je l'ignore.

— L'as-tu vu sortir ? (*Elle hausse les épaules.*) Rentrer ? (*Nouveau haussement d'épaules.*) Tu devrais au moins savoir s'il est là ou non avant de m'envoyer lui parler.

— Ouvre sa porte et regarde.

— "Ouvre sa porte et regarde" ! Il ferme sa porte quand il sort et il la referme quand il rentre.

— Je lui ai dit de ne plus faire ça ! Je lui ai dit : "Je dois pouvoir accéder à ta chambre, ne serait-ce que pour y faire le ménage."

— La porte est fermée à clé.

— Alors c'est qu'il est là.

-
- Pourquoi dis-tu “Alors c’est qu’il est là” ?
- Parce que je lui ai demandé, je viens de te le dire, de laisser sa porte ouverte quand il sort. Je ne veux pas que sa chambre rede-vienne une porcherie comme quand il était...
- Quand ?
- Quand quoi ?
- Quand lui as-tu demandé de laisser sa porte ouverte quand il sort ?
- Je ne sais plus quand.
- Il y a trente, trente-cinq ans, quarante ans ?
- Écoute, je ne l’ai pas vu sortir.
- Ni rentrer ?
- Ni rentrer.
- Alors ?
- Alors comme je lui ai dit de laisser sa porte ouverte, je pense...
- Voilà, tu penses... T’a-t-il obéi ?
- Comment ça : “T’a-t-il obéi ?” J’espère !
- Donc, selon toi, il est là.
- Selon moi, oui.
- Et lorsque je toque à sa porte, il reste silencieux ?
- Selon moi, oui.
- Je tape, je cogne à sa porte, je l’appelle, il est là, et il ne me ré-pond pas ?
- Voilà, c’est ça. Et c’est ça qui ne peut plus durer non plus. Dis-le lui ! Dis-le lui !
- Que je lui dise quoi au juste ?
- Que s’il veut vivre avec nous, dans cette maison, il doit se plier à certaines règles.
-

-
- Je dois dire ça à mon propre fils à cheveux blancs ?
- Pourquoi dis-tu qu’il a des cheveux blancs ?
- Parce qu’il a des cheveux blancs, en tout cas ceux qui lui restent, ils sont blancs.
- Nos autres enfants n’ont pas de cheveux blancs, pourquoi lui en aurait-il ?
- Sans doute parce que lui ne se les teint pas.
- Nos autres enfants se teignent les cheveux ? Va lui parler.
- Mais s’il n’est pas là, à qui veux-tu que je parle ? À la porte ? Au mur ?
- S’il n’est pas là, de toute façon, il ne t’entendra pas.
- Et s’il est là ?
- Tu peux le convaincre, tu peux, tu dois.
- Je peux... Je dois...
- Tu vas trouver les mots. T’as toujours su trouver les mots. Dis-lui que la vie de famille...
- Si tu sais quoi lui dire, va le lui dire toi-même ! “La vie de famille” !
- Non non non non ! Toi, toi tu dois trouver les mots, c’est ton métier à la fin.
- C’était mon métier. Je suis à la retraite, retraité du barreau, du droit, de la justice et des plaisirs.
- Va, va, dis-lui, dis-lui que ça n’est pas possible, que ça n’est pas possible !
- Tu veux que je le chasse ? Que je le jette dehors ? C’est ça que tu veux ?
- Non non non non !
- Je peux le faire. Tu n’as qu’à me demander de le faire et je le fais.
- Non non non non !
-

— Alors qu'est-ce que tu veux au juste ?

— Je veux que tu lui parles, juste que tu lui parles !

Elle se cache la tête dans ses mains.

— Bon, bien... (*Il se lève, toujours avec difficulté, en se tenant le bas du dos puis gagne le couloir. Dans le couloir, il déambule de long en large un instant, puis s'approchant de la porte, plonge.*) Bref, disons que tu es là, que tu m'entends, et si jamais tu n'étais pas là, tant pis, je t'aurais quand même dit ce que j'ai à te dire entre quat'z'yeux.

Première chose, importante et préalable, premier point : tu dois croire en toi, voilà. Tu dois croire en toi. Tes échecs, tes difficultés passées, présentes, disons de toutes sortes, sont liés à ce seul point : tu ne crois pas assez en toi. Tu ne crois pas assez en toi. Voilà. Il faut croire en soi. Parce que tu as des qualités, si si, des qualités, mais qui dit qualités, dit aussi exigences, respect des règles, devoirs. Si tu étais un être fruste, inculte, tu aurais le droit, si si, car tu n'aurais pas le choix, tu aurais le droit de te conduire comme tu te conduis. Ta mère a fait de la soupe au potiron pour toi, pour fêter ton retour, pour toi et pour moi aussi bien sûr, et pour elle-même.

Tu viens vivre avec nous dis-tu ? Les événements, dans ta vie, qui t'ont conduit, j'imagine, à revenir vivre chez tes vieux parents, sont ce qu'ils sont, mais ici, l'heure du dîner, c'est l'heure du dîner, aux heures habituelles du dîner dans les pays occidentaux. Je sais, je sais que tu as beaucoup voyagé, tu as roulé ta bosse comme on dit, et peut-être qu'ailleurs tu as pris des habitudes contraires aux habitudes occidentales, mais ici on dîne entre dix-neuf heures trente et vingt-deux heures trente, et il suffit que tu laisses un mot à ta mère indiquant l'heure à laquelle il te convient de dîner pour que nous nous plions à ton horaire, mais faute de billet et d'indication d'horaire de ta part, nous pensons qu'il serait heureux d'être tous les trois dans le même créneau horaire, vers vingt heures disons... Bien, bon, bref, je te laisse réfléchir à tout ça. (*Il se penche vers la porte et tend son oreille comme s'il tentait d'aspirer le silence de la chambre. Il tousse, puis se redresse et reprend.*) Écoute, je préfère penser que tu n'es pas dans ta chambre, que tu es sorti, et que tu ne m'as pas entendu. Nous reprendrons cette conversation plus tard, et si tu préfères parler de tout ça sans ouvrir ta porte, il te suffira de me répondre à travers.

Maintenant je n'ai qu'une question à te poser : Es-tu là ? Non ? Oui ?
Bon.

Il repart, se réinstalle dans la cuisine face à la Vieille qui l'interroge.

— Alors ?

— Alors...

— Alors tu lui as parlé ?

— Je lui ai parlé.

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Rien.

— Et toi ?

— Et moi quoi ?

— Qu'est-ce que tu lui as dit toi ?

— Pas grand-chose.

— C'est-à-dire ?

— Rien.

— Tu lui as parlé et tu ne lui as rien dit ?

— Je lui ai parlé, oui et non.

— Oui et non ?

— En tout cas, je ne lui ai rien dit.

— Comment ça “je ne lui ai rien dit oui et non” ?

— Écoute, il débarque, il revient au bercail, laisse-le, laisse-le se réadapter, se réinstaller.

— Se réinstaller ?

— Je lui reparlerai plus tard.

— C'est ça, je compte sur toi, tu t'es dégonflé, oui, tu t'es dégonflé. Pour sortir les voyous de prison, t'as toujours su trouver les mots, mais pour ton propre fils, ton propre fils...

Silence.

— Bon, on mange ?

— La soupe est froide, je vais te la réchauffer.

— Laisse.

— Comment ça laisse ?

— J'aime la soupe froide.

— Moi pas.

— Alors bouffe la tienne chaude et laisse-moi bouffer la mienne froide ! (*On entend une clé ouvrir une porte de chambre, puis la porte se referme et on entend la clé retourner.*) Il est là !

— Il me semble, oui.

— Il rentre ou il sort ?

— Va lui parler !

— Je lui ai déjà parlé ce soir !

— Mais puisqu'il n'était pas là !

— Une fois suffit. Je mange ma soupe froide et je vais attendre le sommeil dans mes draps froids, voilà, c'est ma vie. Si tu veux lui parler, va le faire toi-même.

Elle reste assise un instant puis sort dans le couloir et va jusqu'à la porte, et là, d'une petite voix, elle interroge la porte.

— Tu es là ? Tu es rentré ? (*Silence.*) Tu as mangé ? (*Silence.*) Bien, bien, bien, alors bonne nuit mon chéri, bonne nuit.

Elle revient, soulagée. Sa voix est désormais calme et sereine.

— Alors ?

— Il a mangé dehors. Il a mangé dehors avec des amis.

— Des amis ?

À Eugène et Samuel qui incarnèrent dans le monde, au mitan du cruel xx^e siècle, le théâtre en majesté, ce qui eut pour conséquence d'inciter une foule d'ignares illettrés à écrire des pièces dites du théâtre de l'absurde avant de s'apercevoir que ce n'était pas votre théâtre qui était absurde mais la vie même.

Souffrez, messieurs, que l'un de ces attardés égarés vous offre cet obscur couloir qui ne mène qu'en coulisse.

Souffrez également que ce dit couloir ne soit qu'un énième avatar de vos *Chaises* magiques et de votre immortel *Godot*.

Pour permettre la déambulation des deux protagonistes, j'ai rangé les chaises dans la cuisine et coincé Godot dans sa chambre d'enfant.

Que ce modeste et obscur couloir soit le gage de ma reconnaissance éternelle et de mon admiration indéfectible,

JEAN-CLAUDE GRUMBERG

Écrivain et scénariste, Jean-Claude Grumberg est l'auteur, entre autres, de L'Atelier (1979), Le Petit Violon (1999) et La Plus Précieuse des marchandises (Seuil, 2019).

ACTES SUD - PAPIERS
10 € TTC FRANCE
ISBN 978-2-330-12708-4

